BELFOND

Gérard Legrand

Breton

Du même auteur

Des Pierres de Mouvance, poèmes (Editions Surréalistes, 1953).
Marche du Lierre, poèmes (Eric Losfeld, 1969).
Pour connaître la pensée des Présocratiques (Bordas, 1970).
Préface au Système de l'Eternité (Eric Losfeld, 1971).
Sur Œdipe (Anatomie de la Mythologie) (Le Terrain Vague, 1972).
Dictionnaire de Philosophie (Bordas, 1973).
Siècles Ciselés, poèmes (éd. Maintenant, 1973).
Le Retour du Printemps, poème (éd. Le Soleil Noir, 1974).
Chacun pour soi et le diable pour quelques-uns (éd. Maintenant, 1975).
André Breton en son temps (éd. Le Soleil Noir, 1976).
La Redoute aux Oiseaux, poèmes (éd. Oasis, 1976).

(en collaboration avec Georges Goldfayn) Première édition commentée de *Poésies* d'Isidore Ducasse, comte de Lautréamont (Le Terrain Vague, 1962).

80
11

BRETON

197

40Z
8157
(1)

A paraître dans la même collection

CELINE par Frédéric Vitoux

SARTRE par Michel Comtat et Michel Rybalka

LES DOSSIERS BELFOND

collection dirigée par Max Chaleil

gérard legrand

BRETON

PIERRE BELFOND

3 *bis*, pass. de la Petite-Boucherie

DL-13-12-1977-29639



Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu régulièrement au courant de nos publications,
envoyez-nous vos nom et adresse en citant ce livre.
Éditions Pierre Belfond
3 bis, passage de la Petite-Boucherie
75006 Paris

ISBN 2-7144-1124-X.
© Belfond, 1977.

Introduction 7

Repères biographiques *1896 - 1966* 25

L'œuvre 103

Thématique et stylistique 153

De la liberté 161

De l'amour 170

De la poésie 182

Dossiers

Jugements sur André Breton 195

Bibliographie 201

Index des noms cités 219



PICTO ∞ POËME
PORTRAIT DES PORTRAITS
D'ANDRE·BRETON
17, 13,



POËTE EN EXIL DEFINITIF

DIALECTICIEN DE L'AMOUR SANS CONDITION

PORTEUR DU GRAND MESSAGE HYPERVIVIFIANT DE LA ◦PANTACLIE◦ STIMULATRICE

INTROPROSPECTEUR VERTIGINEUX DE LA GRANDE EMOTION À TRAVERS LES TEMPS SANS TEMPS DU NOUVEAU TEMPS

MATHEMATICIEN DE LA SENSIBILITÉ FREMISSANTE

MYTHOGRAPHE DU DEVENIR PERMANENT

ANALOGISTE DE LA LIBERTÉ ILLIMITEE

VICTOR BRAUNER
Janvier 1948

Introduction

La beauté sera convulsive
ou ne sera pas.

*

La beauté convulsive sera
érotique - voilée, explosante - fixe,
magique - circonstancielle
ou ne sera pas.

André Breton

« *Déclaration* » d'André Breton à *Savoir et Beauté*,
revue locale du Hainaut en 1963.

J'aimerais qu'on mesurât aux lacunes de mon savoir le prestige qu'il conserve à mes yeux.
(André Breton, sur Guillaume Apollinaire, en 1917, in *Les Pas perdus*)

Pour n'avoir voulu se poser ni en professeur, ni en « gourou », pour avoir même dédaigné d'entrer dans le jeu de l'écrivain « à succès » ou « maudit », l'un des plus puissants inspirateurs de la première moitié de ce siècle (« moitié » dont Mai 68 suffirait à montrer que l'ombre portée n'en a pas fini de s'étendre) risque de subir un « purgatoire » posthume particulièrement injuste. Certes, le surréalisme est à la mode. La méconnaissance à peu près totale où reste le grand public de ses véritables intentions, de ses réalisations, et par-dessus tout de son *essence*, n'empêche pas un flot montant de publications à lui consacrées. (Et inversement, d'ailleurs.) Mais que devient André Breton dans tout cela ? *Nul*, disait-il en 1952, *ne pourra contester que ma vie a fait corps avec ce mouvement.* Formule devenue insuffisante pour défendre et illustrer la mémoire d'un homme face à ceux qui, par malveillance, ignorance, obscur désir de « revanche » ou simple déformation professionnelle, réduisent Breton à « l'un des participants » de l'aventure surréaliste. Alors qu'on peut très posément écrire que, sans lui, cette aventure *n'aurait pas eu lieu.*

Là gît le paradoxe : une cristallisation d'énergies et de « talents » autour de quelques idées s'opère grâce à un homme, à un animateur, qui fait perdurer l'*éclat* de ces idées bien au-delà des limites ordinaires (une génération...) et assure quelque cohérence aux métamorphoses de cette cristallisation.

Mieux encore : il se veut tout entier « impliqué » et « embarqué » dans le mouvement, sans cesser d'affirmer que le mouvement le « dépasse » en quelque sorte. Dans les années 30, Breton parlait du surréalisme comme *d'un système que je fais mien et auquel je m'adapte par à-coups.* Et beaucoup plus tard : *Le surréalisme a existé avant moi et j'espère bien qu'il me survivra.*

Mais retirez par la pensée Breton du surréalisme historiquement déterminé : il reste un groupe (et encore ! son unité est rien

moins qu'assurée...) de poètes révolutionnaires qui, pendant quelques années, certains quelques mois, ont un « air de famille », rien de plus. Parler ainsi, ce n'est diminuer ni Eluard, ni Péret, ni Aragon, ni Desnos, ni Artaud ni personne : on peut compter sur les deux mains les textes théoriques, disons d'*idées*, ceux qui appellent discussion et « adhésion », dont Breton n'est pas l'auteur en ce qui concerne la première phase de l'aventure. (Je ne saurais ici m'étendre sur la deuxième phase puisque j'y ai participé.)

« Prenez garde, André Breton, de figurer plus tard dans les manuels d'histoire littéraire. » Cette apostrophe de René Daumal, complaisamment répétée depuis lors par des suiveurs lointains auxquels elle confère à moindres frais un brevet de révolte, n'est pas exempte de naïveté et peut faire sourire. Daumal et *Le Grand Jeu* ne sont-ils pas, eux aussi, entrés dans l'histoire littéraire ? Celle-ci, ventre sans fin, « digère » déjà la bande dessinée, demain l'audiovisuel comme hier la « science-fiction » ou, à une tout autre distance, les plus ineptes commentaires sur Lautréamont.

Le vrai problème était la prise de conscience d'un ou de plusieurs hommes face aux mœurs littéraires de leur époque, puisque aussi bien ces hommes avaient non sans hésitation ni tremblement choisi de s'exprimer, et de s'exprimer (ou de se chercher) par le truchement du langage écrit *.

Dans la mesure où « l'histoire littéraire » se fait d'abord dans les journaux, on constatera aisément que la suspicion ou l'injure n'ont pas cessé tôt, et même qu'elles n'ont pratiquement pas cessé du tout, au long de l'existence de Breton (pour ne rien dire de certaines attaques *post mortem* qui se voulaient « perfides »). Quant aux « manuels », que de son vivant même il ait fait l'objet d'entreprises universitaires, que depuis sa disparition il ait été, je crois, inscrit « au programme » de quelque certificat de l'enseignement supérieur ne relève nullement d'une « accélération » particulière qui dévoilerait chez lui une quelconque conformité aux traditions les mieux établies **.

---

* Je laisse ici entièrement de côté les problèmes liés à la « responsabilité » individuelle ou collective chez les « peintres surréalistes ». A quelques exceptions près, ils ne furent pas toujours à la hauteur des situations intellectuelles où ils s'aventurèrent. A mon avis, Breton a trop attendu d'eux : il avait la meilleure excuse, il connaissait la peinture, l'aimait et s'en enchantait.

** Déclenchée au départ contre la sclérose de l'Université, la « révolution » de Mai 68 aura bouleversé nos mœurs publiques, soulevé quantité d'idées jusque-là tenues sous le boisseau, lézardé pas mal d'institutions civiles qui ont dû se reconstruire pour ne pas s'effondrer. Elle n'a finalement que peu changé l'état d'esprit général de ceux que Nietzsche appelait « les chameaux de la culture », et moins encore la routine de leurs parcours.

Il a été déjà rejoint dans ce fleuve sans rivages ni profondeur par Boris Vian, et il le sera bientôt (si ce n'est déjà fait) par tel qu'aujourd'hui l'on s'efforce de lui opposer, Bataille par exemple.

En dépit de tout ce qui, dans pareil domaine, donne prise à un certain « nivelage » (d'ailleurs parfois bien intentionné...), l'œuvre de Breton, qu'il n'a de son propre aveu jamais poursuivie comme une œuvre, s'impose et s'imposera par sa spécificité : bloc complexe, et qui ne défie pas toute analyse structurelle, mais bloc dont les veines sinueuses ne traduisent nul éparpillement d'une pensée en quête d'elle-même. Je me souviens qu'en 1947 il se prêta à une analyse graphologique, publiée par l'hebdomadaire *Cavalcade* : on pouvait y lire que son écriture évoquait, plus encore que « l'homme de la campagne » décelé à l'en croire définitivement dans sa personnalité par les « tarots » d'André Derain *(cf. Les Vases communicants)*, « les habitants des forêts et leurs archaïques travaux ». Sans trop savoir à quoi peut faire allusion cette remarque, j'y entrevois l'appréhension de Breton comme le maître d'un massif sylvestre dont « l'obscurité » est toute rayonnante de lumière : l'énergie solaire enfouie dans les charbons de bois s'y répercute et rejaillit en flamme.

Que Breton soit parmi les quatre ou cinq plus grands poètes de ce siècle, c'est une évidence longtemps cachée, mais qui s'imposera sauf à quiconque *ignore la poésie*.

Cependant ce « classement » n'est qu'un aspect de la question : il a été aussi non seulement le théoricien d'une révolution poétique (à vrai dire la dernière, car il ne s'est rien passé d'important depuis), mais l'un des rares poètes à avoir assigné *clairement* un rendez-vous entre la poésie et la recherche du sens de la vie, ce qui était dévolu dans sa jeunesse à la philosophie (et quelle philosophie !) tandis que la poésie s'en tenait généralement à des ronrons ou à des emphases d'outres vides. La tendance bien connue de l'Histoire à remplacer les perspectives tranchées et accidentées par des horizons d'équivalence généralisée, plus rassurants pour le visiteur, n'y pourra rien. Ce rendez-vous, il est pour Breton naturel, il ne saura ni souffrir de retard, malgré les difficultés, voire les douleurs personnelles, ni souffrir d'un « accident de parcours ». A tel point qu'au jeune Breton la poésie apparaît *parfois* plutôt dans la « version vécue » de certaines émotions (la rage, l'amour...) que dans leur « version écrite ». Mais cette position extrême qui, plaçant l'individu sur un plan quasi « onirique », lui fait perdre en présence parmi les autres hommes *et donc en portée morale* ce qu'il entend d'autre part gagner en portée morale, justement, par son attitude de défi — cette position extrême n'a été retenue par Breton que comme un expédient provisoire ou comme une asymptote utile à l'« estime »

de sa position propre. Ce n'est pas la sienne et nul n'en est maître *.

Poète, Breton se trouve affronté à la double tentation de faire rendre aux mots toute leur charge (ou, ce qui revient au même, de les affecter constamment du coefficient sensible le plus élevé) d'une part, et d'autre part de poursuivre le « dynamitage » de ces mêmes mots dont l'usure, l'insuffisance, du romantisme au dadaïsme, n'ont cessé d'être dénoncées **.

Quant au langage, il est frappant de constater que, dès avant de célébrer les « jeux de mots » Rrose Sélavy ou de revendiquer pour les révolutionnaires la nécessité de « toucher à l'essence du Verbe » (formule délibérément ambivalente, cette essence étant par définition intangible), Breton n'a eu que méfiance pour les « mots en liberté » de Marinetti, tout comme il respectera, à l'instar de Victor Hugo, la syntaxe. Des modifications purement formelles, ou pire encore toutes « phoniques », ne lui en imposent pas. On a signalé qu'en 1922, dressant pour le couturier Jacques Doucet la liste d'une bibliothèque « idéale », il y fait figurer des ouvrages de linguistique tels que l'*Essai de sémantique* de Michel Bréal et *La Vie des mots* de James Darmesteter, sans compter *La Logique de la contradiction* de Frédéric Paulhan, ce qui témoigne à tout le moins d'un certain goût pour la dialectique ***.

Je puis rappeler ici que lors de l'un de nos ultimes entretiens, je fis part à Breton du fait suivant : dans un ouvrage récemment paru, Emile Benveniste, signalant chez Freud une approche encore sommaire de l'analogie entre le travail symbolique de l'inconscient et certains procédés « subjectifs » du discours, ajoutait : « C'est dans le style, plutôt que dans la langue, que nous verrions un terme de comparaison avec les propriétés que Freud a décelées comme signalétiques du *langage* onirique (...). L'inconscient use d'une véritable *rhétorique* qui, comme le style, a ses *figures,* et le vieux catalogue des tropes fournirait un inventaire approprié aux deux registres. » Et plus précisément : « Certaines formes de poésie peuvent s'apparen-

---

* A commencer par quelques révoltés en pantoufles et penseurs groupusculaires, qui tranchent en toute commodité de la « pureté » d'autrui. Parlant du fameux « acte surréaliste le plus simple » (« revolvers aux poings, descendre dans la rue et tirer au hasard, tant qu'on peut, dans la foule ») — ceci en 1930 —, Breton n'y voit que l'objet d'une envie nécessaire pour ne pas figurer en droit dans ladite foule. Il ne dit pas que cet acte est le plus facile, ni le plus pur, ni le plus surréaliste.

** « ... puisque personne, jamais, ne peut donner l'exacte mesure de ses besoins, ni de ses conceptions, ni de ses douleurs, et que la parole humaine est comme un chaudron fêlé où nous battons des mélodies à faire danser les ours, quand on voudrait attendrir les étoiles » (Flaubert).

*** G. Durozoi et B. Lecherbonnier, *op. cit.* dans la *Bibliographie.*

ter au rêve et suggérer le même mode de structuration, introduire dans les formes normales du langage ce suspens du sens que le rêve projette dans nos activités. Mais alors c'est, paradoxalement, dans le surréalisme poétique que Freud (...) ne comprenait pas qu'il aurait pu trouver quelque chose de ce qu'il cherchait à tort dans le langage organisé *. »

Breton, qui du « catalogue » susnommé ne voulait retenir que la comparaison et la métaphore, mais avec qui j'avais souvent parlé de « déplacements de masse » plus ou moins considérables qu'entraîne, au niveau du sens, l'écriture d'un Lautréamont, voire d'un Rimbaud (par exemple), fut vivement intéressé par cette remarque de l'éminent linguiste.

Il convient de préciser dans quel esprit Breton acceptait l'investigation proprement scientifique, à laquelle il ne craignait pas de se référer en comparant les textes obtenus par l'automatisme au tracé d'une aiguille de sismographe ou autre appareil enregistreur. Parlant dans le premier *Manifeste* de l'activité scientifique en général, Breton la tient pour une « rêverie » parmi d'autres et en énumère avec indulgence, parfois avec humour, les résultats. Ce qui l'intéresse, c'est la *fièvre* qui y préside. Hostile à toute forme de positivisme, il n'a jamais cru à cette « religion de la science » que les années 1900 avaient prônée avec hypocrisie quand ce n'était pas avec platitude. Il en a même, curieusement, dénoncé la résurgence en 1935, alors qu'il désignait trois concepts scientifiques (la cellule, la thermodynamique, le transformisme darwinien) comme ayant présidé à la sociologie moderne (sur laquelle, *volens nolens*, il fondait des espoirs que j'ai toujours trouvés excessifs).

En 1935, il réclame donc qu'on accorde à la « nouvelle physique » (celle d'Einstein sûrement : il se peut qu'il ait eu aussi une connaissance de seconde main des théories de Louis de Broglie) une « attention soutenue » tout en se méfiant déjà de ses conséquences **.

Mais plus tard, Breton constatera que le divorce entre « l'art »

---

* E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale* t. I, éd. 1966, p. 83 et 86.

** Il restera à cet égard intraitable. Un peu plus tard, la seule existence de la bombe atomique lui paraît suffire à jeter le discrédit sur les connaissances qui ont rendu cette existence possible. C'est peut-être le seul point où la pensée de Breton « cède » devant les exigences d'un humanisme élémentaire (le problème du stalinisme restant pour lui inséparable de la notion de « révolution trahie » et se situant sur un terrain différent). Je parlerai plus loin de son accord de fond avec ce même humanisme en ce qui concerne certaines données de la vie.

et « la science » n'est nullement de nature à s'atténuer grâce à un « concours » du surréalisme. Il n'énumère comme ayant des contacts avec celui-ci que des disciplines mortes ou marginales. La seule exception est bien entendu la psychanalyse. Quant aux « sciences occultes », à propos desquelles Breton a été étourdiment attaqué par des gens qui ne savaient pas lire, elles ne l'intéressent que par l'*analogie* qui y préside (ainsi que par certains « résultats » psychologiques ou si l'on préfère cryptesthésiques). Résultats qu'il n'entend du reste nullement ériger en dogme, dont il récuse de toute manière les vulgaires arrière-plans spiritualistes, et pour la validité desquels il fait fond, exagérément peut-être, sur les vertus de la statistique.

Il différencie assidûment sa conception de l'analogie de celle des « mystiques » (qui rejettent l'amour charnel comme une *déplorable ivresse*) et même sa conception de l'immanence universelle annulant les contradictions (le « point suprême ») à toute « rêverie métaphysique » *. Plus généralement, la distance prise par Breton à l'égard du « rationalisme » courant ne saurait être tenue pour une position « irrationaliste », quand ce ne serait qu'à proportion du fait que pareille position interdit toute espèce d'investigation méthodique. Toutes différences de pensées réservées, son attitude est plus proche de celle d'un savant comme Henri Poincaré qui, au début du siècle, soutenait non sans audace la *fécondité* de l'induction librement poursuivie et le rôle du « subconscient » dans la genèse des « lois ». Breton généralise un point de vue voisin, en l'étendant à *la pratique de la vie quotidienne* dont il se refuse à croire que le sens soit abstrait, « externe » ou indéchiffrable.

« La liaison de l'homme et du cosmos nécessite une critique de la réalité (...) Disons que chaque événement est une rencontre, c'est-à-dire l'intersection d'au moins deux trajectoires suivies par des mobiles, soumis chacun à leur nécessité propre. Connaître l'enchaînement des circonstances qui dessine chaque chemin particulier est un premier pas nécessaire. Comprendre comment le heurt se produit, comment le nœud se forme est une besogne infiniment plus importante (...).

« Le mérite d'André Breton est d'avoir commencé cette exploration dans le domaine de la vie humaine quotidienne, en partant non comme jadis d'un ordre supposé dont on cherche la vérification

---

* Expression un peu malheureuse, qui témoigne à sa manière de l'époque particulièrement indigente où Breton se forma en philosophie, et où le choix se limitait entre Bergson et le positivisme, d'ailleurs réconciliables sur le dos de la « pensée allemande ».

dans les faits, mais en procédant des faits eux-mêmes ; la volonté de joindre la nécessité personnelle subjective à la nécessité naturelle exprime bien le besoin de faire éclater les limites artificielles de la science, de transporter la connaissance sur tous à la fois *. C'est en fin de compte par le mouvement propre, inaliénable, de sa pensée que Breton s'est trouvé amené, hors de tout esprit d'école ou de " système " à embrasser du regard l'ensemble de la destinée humaine et singulièrement le problème nodal de la connaissance. " Nous sommes placés aujourd'hui au moins devant ce double problème : le sens des mots à recouvrer, je ne suis pas assez fou pour dire : l'universalité de la connaissance, mais bien l'appétit d'une connaissance universelle, à redécouvrir ", déclarait-il en 1942. L'amélioration de la fécondité des relations humaines est au prix d'une lutte contre la dépréciation du langage et contre l'abandon du " savoir " à des spécialistes plus ou moins qualifiés mais toujours plus compartimentés. Toute la « maturité » de Breton sera commandée, à la cantonade, par ce double effort. »

Évolution de Breton face à « son époque »

La trajectoire de Breton n'est pas de celles qui se résument en une explosion juvénile, suivie d'une exploitation plus ou moins longue, plus ou moins besogneuse, de la vitesse acquise. Elle est complexe, elle est plus sinueuse (il a parlé lui-même de « zigzags ») et en même temps moins faite de volte-face qu'il n'y paraît à certains esprits pressés. Vivant la recherche de « l'authenticité » bien avant que ce mot ne fût devenu un « mot d'ordre », il s'est plusieurs fois remis en question, et ce n'est que dans les toutes dernières années de sa vie que, sans cesser de s'intéresser au « monde extérieur » tant affectif qu'intellectuel, il a délibérément entrepris de *passer la main* **. Ainsi a-t-il affronté des « époques » successives qu'il a lui-même

* Pierre Mabille, *Egrégores ou la vie des civilisations* (1938), rééd. de 1977, Le Sagittaire éd., p. 119.

** Son éditorial de *La Brèche* n° 5, daté octobre 1963 et intitulé « Perspective cavalière » est à cet égard on ne peut plus explicite.

différenciées, par exemple en opposant l'une à l'autre les issues des deux guerres mondiales :

« A vingt ou vingt-cinq ans la volonté de lutte se définit par rapport à ce que l'on trouve autour de soi de plus offensant, de plus intolérable. A cet égard la maladie que présente aujourd'hui le monde diffère de celle qu'il présentait durant les années 20. En France, par exemple, l'esprit était alors menacé de figement alors qu'aujourd'hui il est menacé de dissolution. Toutes sortes de grandes lézardes affectant aussi bien la structure du globe que la conscience humaine ne s'étaient pas produites (je pense à l'antagonisme irréductible des deux " blocs ", aux méthodes totalitaires, à la bombe atomique) *. »

Il ajoute aussitôt : « Toutefois, j'estime que cela n'infirme en rien les thèses majeures du surréalisme sur les plans de la poésie, de la liberté, de l'amour. »

Quelque abstrait que soit le mot *thèses*, auquel nous substituons plus loin celui de *thématique* (pour parler il est vrai de l'« œuvre » du seul Breton), la continuité d'une pensée reparaît vivante par-delà les prises de vues datées qu'on pourrait en superposer.

On affirme assez généralement que le dadaïsme fut la « réponse » de certains jeunes au désordre mental résultant des boucheries 14-18. (N'oublions pas qu'en Allemagne il fit brièvement bon ménage avec la tentation du bolchevisme, mais en Allemagne seulement.) C'est vrai, à condition de ne pas négliger deux éléments essentiels :

a) Breton, comme ses premiers amis, « se cherchait » et donc *dans une certaine mesure* s'était trouvé avant le « dadaïsme ». Les principales influences qu'il subit alors, et qu'il subit avec une lucidité rare (aucun sentiment de rébellion ; pas d'instance paternelle à détruire), celles de Valéry, d'Apollinaire, un peu plus tard de Reverdy, sont, chacune à leur manière, des écoles d'exigence. La recherche universitaire, grâces lui en soient rendues quand elle est menée de la sorte, a confirmé à cet égard la parfaite honnêteté de Breton dans ses confidences antérieures à propos de l'auteur de *Monsieur Teste* ou de celui du *Poète assassiné*. Auprès d'eux, Breton « s'apprend », et l'admet.

Même la rencontre de Jacques Vaché, si elle contribue à l'arracher à une conception routinière de la poésie, ne l'éloigne que très passagèrement de la poésie même. Vaché l'empêche de croire à cette absurdité que serait une « vocation poétique » ? Oui, mais corrigeant les outrances calculées de la *Confession dédaigneuse*, essentiellement dirigée contre le « monde littéraire » où Breton n'entre

---

* *Entretiens* (1951-1952), p. 218.

que par effraction, il dira plus tard qu'il s'était *voué* à la poésie dès sa jeunesse, et qu'il y a une véritable joie, parvenu à l'âge mûr, à s'assurer qu'on se *retrouve,* en pareil domaine, dans ce qu'on a aimé jadis.

On dirait que le jeune Breton connaît le mot (lui-même admirable) de Vauvenargues : « *C'est une grande preuve de médiocrité que d'admirer modérément.* » Quand Breton admire, ce peut être avec des réserves marginales, mais c'est d'emblée sur le plus haut ton de l'admiration. C'est tout de suite ainsi qu'il parle d'Apollinaire, c'est ainsi qu'il parlera de Lautréamont, et à plus forte raison d'êtres moins mystérieux, Chateaubriand ou Saint-Pol Roux. Il est celui qui, de Germain Nouveau, retient comme une manière de devise ce vers : « *Savoir aimer suffit, savoir aimer délivre* », et qui tentera de faire aimer un soir Germain Nouveau à quelques surréalistes un peu réticents de la dernière génération, en leur lisant à brûle-pourpoint un poème fort beau mais « difficile ».

Il est déjà « anxieux de faire partager ses goûts à ceux qu'il rencontre » (et en 1942, il mentionnera non sans humour ce *travers* décidément « incorrigible » de sa personnalité).

b) D'autre part, le dadaïsme n'a été pour Breton qu'une *crise* succédant à la « crise Rimbaud » et à la « crise Vaché », tout en prenant partiellement le relais de celle-ci *. Il s'est agi d'une épreuve, au sens sinon initiatique, du moins à la manière dont on *éprouve* l'or à la pierre de touche. Subconsciemment, Breton a soumis sa personnalité encore malléable à l'action corrosive de Dada, et elle a « résisté ». De ces crises successives, il est sorti littéralement « brisé » sur quelques points, mais il est frappant que son activité poétique et sa pensée « spécifique », inaugurées « entre-temps » par la rédaction des *Champs magnétiques* (et la réflexion autour de cette rédaction) et poursuivies par la « relance » qu'est *Clair de Terre,* repartent de plus belle, alors même que les problèmes affectifs et matériels sont loin d'être résolus pour le jeune «ancien combattant» tout juste démobilisé.

---

* A propos du caractère *transitoire* de l'expérience dadaïste pour Breton, qui y a trouvé le relais de certaines préoccupations « nihilistes » ou simplement idéalistes de sa jeunesse, on ne saurait trop insister sur la césure radicale qui séparera le surréalisme de Dada. Laissons la parole à un témoin difficilement récusable, puisqu'il s'agit de Tzara. Au soir de sa vie celui-ci écrivait : « Le mérite du surréalisme a été d'inclure dans l'œuvre d'art l'exploration du mécanisme qui préside à son élaboration, et de poser la question de savoir en quoi cette création est révélatrice des caractères profondément humains. Bien plus que belle, l'œuvre d'art se doit d'être *significative,* ou plutôt *symptomatique* d'un état de conscience. De là une volonté d'objectivation qui s'est toujours heurtée au subjectivisme de Dada. » (*Propos sur Giovanni Battista Bracelli,* 1963.)

Plus gravement qu'au dadaïsme, c'est à la crise de conscience générale de l'Occident après 1918 que Breton se trouve affronté. Rappelons tout de suite qu'à aucun moment il ne sera sur les positions conservatrices ou restauratrices, quelles qu'en soient les variantes. Mais, à peu près autodidacte en philosophie (comme en psychanalyse, où l'effarant retard de la France aidant, il fait figure de pionnier bénévole), il se trouve naturellement, sans présupposés, d'abord proche de ceux pour qui est nécessaire une « révolution spirituelle ». Ils sont dispersés, ne se connaissent pas entre eux, et l'ambiguïté de la formule que je viens d'employer n'est que le reflet de leurs ambiguïtés. Certains esprits « respectés » se trouvent déjà à l'extrême-droite, sinon forcément politique, du moins « hiérarchique » (c'est le cas du fumeux Keyserling, et de Guénon, pour lequel Breton conservera toujours une déférence inexpliquée). D'autres sont curieusement proches de l'extrême-gauche : la « correspondance » de *La Révolution surréaliste* (n° 2), bien que Breton n'y soit pas directement impliqué, fait ainsi apparaître chez les communistes du groupe *Clarté* le plus grand respect pour un certain mysticisme, à tout le moins pour des écrivains qui conçoivent l'existence en termes « d'expérience spirituelle ». Certains reclassements qui s'imposeront plus tard ne sont pas même envisagés.

En outre, lecteur assidu de Hegel et de Freud (répétons-le : dans la mesure où l'édition française le lui permet...), Breton n'a rien, comme il le dira plus tard, *d'un bénédictin* : il aime la lecture, mais lui préfère la « méditation », au point de l'annoncer comme son « occupation favorite * ».

C'est dans ce contexte que le surréalisme se constitue. Rien de moins sectaire : le premier *Manifeste* enregistre simplement le nom de ceux qui, à une date donnée, ont « fait acte » de surréalisme, c'est-à-dire ont « agi » sur le plan mental d'une manière correspondant aux « hypothèses » scientifiques que sont l'existence de l'inconscient, sa faculté de « s'exprimer » dans le rêve ou par les associations libres, ou par « l'écriture automatique ». Rien de moins prosélytique : le surréalisme est un « rayon invisible » qui rend *viable* une existence ouvertement vouée à un « compromis » avec le désir d'absolu, nulle part explicite, presque partout sous-jacent.

Le surréalisme une fois « agrégé », Breton se trouve parmi les premiers à apercevoir ses conséquences « révolutionnaires », et tend à l'infléchir en ce sens par ses moyens propres :

« *Nous vivons en plein cœur de la société moderne sur un compro-*

---

* Même si ultérieurement, au témoignage de Philippe Audoin, le mot lui fait horreur.

mis si grave qu'il justifie toutes les outrances (...) Dans l'état actuel de la société en Europe, nous demeurons acquis au principe de toute action révolutionnaire, quand bien même elle prendrait pour point de départ une lutte de classes, et pourvu seulement qu'elle mène assez loin. »

Ces deux propositions s'articulent dès lors qu'on tient compte de la situation réciproque véritable des surréalistes et du parti communiste en 1925. Celui-ci, minoritaire en dépit des apparences depuis le congrès de Tours, cédant pour l'heure à une malheureuse tentative de « bolchevisation » à outrance qui se résout en populisme sans conquérir pour autant la sympathie des masses, vit dans un isolement qui n'a rien de splendide. Les intellectuels de profession (philosophes et autres universitaires) qui se définissent par rapport à lui n'ont pas plus de « connaissance » de la classe ouvrière que n'en ont les surréalistes pour leur part.

Il s'agit d'un élan affectif bien plus que d'un *engagement.* A l'inverse, on imagine mal, en dépit de tout, ce que fut l'absence complète de leaders intellectuellement qualifiés à la tête du P.C.F. naissant (Souvarine excepté, qui disparaîtra bientôt).

L'attitude initiale de Breton sera à la fois d'attente, de bonne volonté et de revendication élémentaire : si j'entre dans un parti « démocratique » même révolutionnaire, ce n'est pas pour que ce que je crois lui apporter soit systématiquement battu en brèche, tourné en dérision ou écarté du débat. Breton sera vite amené à préciser l'originalité de cette position. Elle consiste à admettre le principe de l'adhésion, sans que cette adhésion puisse entraîner une mise aux ordres de la pensée et de son expression. Pour l'heure il ne s'agit pas encore de soumission au *réalisme socialiste,* pour la suffisante raison que celui-ci n'a pas été encore inventé.

Il semblerait même qu'à la tête de l'Internationale, à Moscou, on ait fugitivement trouvé intéressant ce concours spontané d'intellectuels « petits-bourgeois », sans rien décider d'abord de leur demander en échange. Mais, à Paris, Breton se voit affronté à une cohorte d'arrivistes « prolétariens » tels que Henri Barbusse, auteur d'un « livre honnête » comme il le dit lui-même sur la guerre 14-18, mais très retardataire et médiocre animateur de la page « intellectuelle » de *L'Humanité.* Il y a pire que lui dans son entourage *. Si j'ai insisté sur la prise de position initiale de Breton en matière politique,

* Ainsi Georges Pioch, qui sera fort surpris d'avoir à enregistrer la première demande d'adhésion de Breton et de ses amis, et qui les recevra affublé, en signe d'intellectualisme, d'une cravate Lavallière. Il cherchera d'emblée à les éconduire. Vingt ans plus tard, il sera collaborationniste.

c'est qu'elle commande la suite. Sa clarté, sa simplicité perdent d'autant moins à être soulignées qu'elles n'ont cessé jusqu'à ce jour d'être la source de « malentendus » qui font désespérer de la « lisibilité » de nos contemporains. Ce n'est qu'à peine si l'on s'avise maintenant qu'il ne saurait y avoir d'esthétique ou d'épistémologie marxistes à priori : tout au plus des esthéticiens, des épistémologues marxistes. Ce qu'à sa manière Breton suggérait dans les années 20.

Sans trop attacher d'importance à un « découpage » chronologique dont Breton n'a que (passagèrement) suggéré les termes dans les *Entretiens,* on peut dire qu'à l'épreuve du « communisme », le surréalisme s'est mieux défini, à condition de prendre en compte les diverses « figures » qu'il a adoptées vis-à-vis du mouvement socio-politique, sans en souligner ni excepter aucune et, au contraire, de dégager le *surcroît de conscience de soi* qui en a été, non « finalement » mais du moins à certaines phases privilégiées, la résultante.

De la période « agitatrice » à la période « raisonnante »

L'existence du surréalisme sera tout au long largement conditionnée par celle des publications qui sont le plus direct moyen d'expression du groupe. Les surréalistes sont, il va de soi, leurs propres éditeurs dans ce domaine. C'est donc pour cette raison que cesse la parution de *La Révolution surréaliste.* Après une interruption dramatique à plusieurs égards pour Breton, la nouvelle revue, *Le Surréalisme au service de la révolution,* est caractéristique du choix fait par Breton de faire fonctionner tout ensemble les deux systèmes de références, le politique et le poétique, sans subordonner (malgré le titre) celui-ci à celui-là. La couverture s'orne d'un blason luminescent, qui regroupe les symboles astrologico-alchimiques des deux planètes repérées par Breton et ses amis dans leur commun « ciel de naissance » aux dernières années du XIX^e^ siècle : Saturne et Uranus. Mais le premier numéro s'ouvre sur un télégramme de soutien aux soviets en cas de « guerre impérialiste ». Le programme énoncé par le « prière d'insérer » est on ne peut plus explicite, en raison même de son vocabulaire « travaillé » : il s'agit, une fois établi par Breton le compte « des droits et des devoirs de l'esprit », de *détourner* les forces neuves de la pensée (et non de les domestiquer) au profit de la *fatalité* révolutionnaire. La flambée du *S.A.S.D.L.R.,*

revue que Breton mettra toujours très haut comme exemple de « réussite » de revue surréaliste, sera brève.

L'exaltation qui y préside, croisée de rigueur, se retrouve dans les grands livres en prose que Breton rédige à cette époque et qui font saillir l'originalité et l'acuité de son regard quant à l'activité littéraire. L'épuisement de la littérature romanesque traditionnelle (qui renaîtra de ses cendres comme si de rien n'était après 1945) est patent. Breton propose en fait de lui substituer le document clinique. En poésie, à part quelques grands noms (de gens qui sont d'ailleurs légèrement ses aînés) il n'y a entre les deux guerres qu'une fantaisie vaguement néo-classique, nourrie de pastiches d'Apollinaire ou de Valéry, et mâtinée des derniers déchets du symbolisme. Seul le surréalisme se présente sous le double aspect de l'exigence et de la qualité.

Le caractère expérimental, maintes fois affirmé, tant de l'automatisme que des recherches sur le hasard objectif, le sépare de tout le reste. Encore Breton peut-il dans *Point du jour* faire état de tentatives d'écriture à plusieurs qui se sont produites hors du surréalisme (mais incontestablement sous son influence), et le *S.A.S.D.L.R.* accueillera les correspondances de quelques groupes de poètes surréalisants, tel le groupe « Sagesse ».

C'est d'ailleurs l'époque où le mouvement devient international, à la suite des contacts avec la Belgique et la Yougoslavie concrétisés dès les années 20.

Bien loin de juger pour autant la partie gagnée, Breton persiste à unir aux démonstrations tant théoriques que politiques l'affirmation des droits de l'individu à la recherche du sens de sa seule destinée, voire à la culture de « ces réactions inappréciables dont il emportera le secret avec lui ». On voit donc que le surréalisme n'est pas un laboratoire coupé du monde *. Pour Breton, écrire et publier sont des « conséquences » bien plutôt qu'un principe, encore moins un métier. Il ne variera jamais sur ce point.

---

* Les erreurs ont la vie dure. « L'erreur d'André Breton, c'est l'éternelle erreur intellectuelle, la peur du risque, la méfiance à l'endroit de la vraie simplicité et de l'expérience de la vie totale, que les expérimentations de laboratoire ne peuvent remplacer. *L'œil existe à l'état sauvage,* cette seule phrase de Breton contredit magnifiquement l'édifice théorique à soubassement freudien qu'il érige et surtout la codification des procédés et des techniques qu'il en déduit. » (Jacques Dupin, cité in *Le Surréalisme* (*La Documentation française,* nos 5, 306 et 307, p. 29, 1970). On peut au contraire rêver d'un surréalisme qui sans pousser jusqu'à la « mystification » l'*occultation* réclamée par Breton en 1930, se serait encore mieux protégé de certaines alluvions hétérogènes et de la prétendue « expérience » qui confond régulièrement avec la « vie totale » la quotidienne *platitude*.

Victimes indirectes de la dépression mondiale, les surréalistes cessèrent de pouvoir financer une publication autonome dans le temps même où la guerre allait se révéler de nouveau toute proche. Ils s'éloignent du P.C.F. alors que le stalinisme n'est encore qu'en voie de constitution, justement parce qu'ils en décèlent les prodromes : le pacte Staline-Laval réveille un patriotisme cocardier d'autant plus menaçant que l'Allemagne nazie est une énigme, et d'autre part, Breton et ses amis seront prompts à apercevoir dans la vénération de Staline la naissance d'une nouvelle théologie : s'il est un point sur lequel ils sont intraitables, c'est bien celui-là. Rupture de caractère originellement pacifiste et libertaire, comme Breton s'en expliquera, tout autant que « trotskiste ».

On a raconté déjà, jusqu'à satiété, l'histoire des ruptures entre Aragon et Breton, entre Eluard et Breton, mais celle des relations entre surréalistes et trotskistes (voire globalement « communistes oppositionnels ») est à peine défrichée.

Qu'il suffise ici d'indiquer que les relations personnelles Breton-Trotski, malgré leur brièveté, jouèrent un rôle assez important dans la situation de l'extrême-gauche française à la veille de 1939.

Je me suis un peu étendu sur cet aspect politique de la démarche de Breton quand le surréalisme fut en état de réfléchir sur son propre devenir, mais ce n'est là qu'une partie seconde de son activité.

Dès ce temps, Breton a agi sur son époque, bien au-delà des « limites non frontières » du surréalisme, quand ce ne serait que comme découvreur inlassable des grandes valeurs de l'art moderne. Qu'on y songe : les rétrospectives réhabilitant Picabia ou Man Ray, une exposition de portée mondiale vouée à la célébration du seul Duchamp, la gloire de Picasso survivant à toutes les attaques puis s'étendant jusqu'aux écoles primaires, tout ceci à la lettre est impensable sans les efforts antérieurs de Breton. Et je ne dis rien des arts « sauvages » arrachés à la spécialisation des musées ou de quelques galeries, ni de la valorisation (fût-ce en pleine Académie) des « petits maîtres » de la peinture fantastique médiévale ou autre, ni plus familièrement de la mode des agates et autres pierres figurées ou non.

Cette mode a commencé dans son entourage et tout laisse croire qu'elle perdurera bien plus loin que les engouements de tel ou tel « designer ». Tout en consacrant déjà partiellement cet état de fait, l'exil de Breton fit malheureusement naître l'idée sommaire que, le surréalisme ayant essaimé en Amérique, la ruche parisienne n'avait plus de miel à produire.

J'ai évoqué ailleurs une part des déceptions qui durent l'assaillir à son retour, dans le temps même où il insistait sur la nécessité de réviser le plus grand nombre des notions sur lesquelles l'esprit avait cru pouvoir vivre après le premier conflit mondial. Mais sa dénon-

ciation d'un « certain conformisme surréaliste aussi » ne fut pas seulement négative.

Prenons par exemple le problème du *mythe nouveau,* sur lequel on garde un silence gêné quand on ne l'expédie pas sommairement. La curiosité de Breton à cet égard est fort ancienne, elle est contemporaine de ses premières réflexions sur Chirico et Apollinaire, et l'on aimerait savoir à quels contacts Breton doit cet intérêt, compte tenu de l'état lamentable des études mythologiques en France à cette époque. D'emblée, Breton procède à une extrapolation encore « tremblée » de la distinction freudienne entre *contenu manifeste et contenu latent* d'une « époque », d'un « moment historique », en voyant celui-ci « s'exprimer » dans la formation d'un mythe.

Au fil des années 30, ces réflexions s'orientent plus précisément d'une manière qui permet de supposer, malgré leur extrême différence dans l'approche du problème, une légère influence de Bataille sur Breton (influence jusqu'à un certain point réciproque). Ce dernier, dans la *Vie légendaire de Max Ernst* (1942), fera une allusion souriante mais nullement méprisante aux travaux du « collège de sociologie », et dans les *Prolégomènes,* citera Bataille parmi les esprits dont il attend la « préparation » du mythe de notre temps. La guerre touchant à sa fin, c'est de l'esprit le plus délié, le plus attentif à l'air ambiant d'une époque que Breton fait preuve, quand il lance l'idée de nouveaux êtres mythiques à mettre en circulation. Un mythe, de toute manière, ne se décrète pas abstraitement, il ne prend vie que sous les traits d'une *figure.*

Il s'agit tout simplement de faire pièce d'un côté au christianisme (« absurde séquelle »), de l'autre au nazisme, contre lequel il est trop apparent qu'un recours au rationalisme ne suffit pas. Ceux qui ont vu comme nous *Le Matin des magiciens,* puis la mode « rétro » relancer les plus fâcheuses confusions et complaisances à l'égard des bourreaux de l'Europe, ne pourront qu'apprécier sa lucidité.

Breton n'a pas hésité à voir dans le nazisme « entre autres choses », la résurgence de la vieille mythologie germanique en ce qu'elle a d'incompatible « avec le développement harmonieux de l'humanité » (*Cf. Situation du surréalisme entre les deux guerres*) dans le temps même où le romantisme allemand (Arnim, Novalis...) lui apparaît constituer une strate essentielle pour ce développement (*Cf. Arcane 17*).

De cette filiation, les nazis et leurs valets ont été parfaitement conscients. Bien sûr, on ne saurait trop le répéter : de même qu'elles sont largement antérieures au conflit, les préoccupations mythologiques de Breton vont plus loin que ce souci de stratégie intellectuelle : elles sont le développement naturel de sa quête du *merveilleux*